



LE DEVOUEMENT CHEZ LES HUMBLES

Par Auguste Fortier

LE Paseo de Julio, à Buenos-Ayres, dans la République Argentine, est connu de tous les marins qui fréquentent les mers du Sud. C'est quelque chose comme la rue des Commissaires, à Montréal, c'est-à-dire une longue voie qui borde le fleuve de la Plata. Presqu'à chaque cinq ou six portes se trouve un bureau de placement, où le marin qui déserte son bord est engagé immédiatement et expulsé dans l'intérieur du pays, pendant que son capitaine le fait rechercher en vain dans l'immensité des Pampas.

Le voyageur qui arrive à Buenos-Ayres, soit par terre, soit par mer, salue toujours avec plaisir le brouhaha du Paseo de Julio. C'est une tour de Babel, où l'Allemand de Hambourg coudoie l'Italien de Naples, où l'on entend le Marseillais parler son langage de la Cannebière, à côté du Londonnien qui lance ses jurons de Whitechapel. La Madrilène, encore mal acclimatée, y a conservé son costume national, ce qui fait un agréable contraste avec l'Anglaise, habillée comme si elle se promenait sur le bord de la Tamise.

Quand six heures du soir sonnent aux églises ou aux manufactures de la ville, un élément nouveau envahit le Paseo de

Julio. C'est l'élément ouvrier qui, sortant des fabriques qui élèvent leurs cheminées dans le voisinage, longe cette artère de la ville pour regagner le domicile, la journée finie.

Si ce n'était la différence de costume et de langage, on se croirait transporté sur la rue Notre-Dame Est, à Montréal, à cette heure du jour où les fabriques de coton d'Hochelaga rendent à la liberté cette multitude de travailleurs qui font la richesse et la prospérité de Montréal Est.

Il y a quelques années, en 1894, par un samedi après-midi du mois d'octobre, cette population si pétulante de travailleurs qui fréquente le Paseo de Julio, se pressait à la hauteur de la rue Cordoba. Les jeunes filles surtout étaient accourues en grand nombre et avaient revêtu leurs habits de fête.

On allait dévoiler une plaque de marbre commémorative sur laquelle étaient sculptés les traits d'une humble fille du peuple, Nina Balméras, qui à la tête de trente-et-une de ses compagnes, s'était sacrifiée pour ses semblables dans une de ces affreuses épidémies bien rare sous le ciel de notre belle province de Québec,